Document généré le 14 août 2025 01:09

Sociologie et sociétés

Le statut de la personne âgée dans les sociétés antiques et préindustrielles
The Status of the Elderly in Ancient and Preindustrial Societies

Michel PHILIBERT

Volume 16, numéro 2, octobre 1984

Sociétés et vieillissement

URI : https://id.erudit.org/iderudit/001553ar
DOI : https://doi.org/10.7202/001553ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)
1492-1375 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

PHILIBERT, M. (1984). Le statut de la personne âgée dans les sociétés antiques et préindustrielles. *Sociologie et sociétés*, *16*(2), 15–28. https://doi.org/10.7202/001553ar

Résumé de l'article

Après avoir longuement défini Société, Vieillissement, Personne âgée, l'auteur évoque la dévalorisation des vieux liée vraisemblablement au statut de dépendance et d'oisiveté pensionnée que leur assigne la société industrielle. Deux fonctions pourtant demeurent leur vocation eminente: l'humanisation des enfants, la réorientation de l'histoire commune à travers la réinterprétation de leur vie. Méconnues ou inhibées, l'exercice de ces fonctions reste essentiel au bien vieillir des individus et leur reconnaissance se révèle aujourd'hui indispensable à la survie même de notre espèce: devenue capable de se détruire elle-même, l'humanité ne peut plus considérer comme un luxe inutile la sagesse réglant le bon usage de son savoir et de son pouvoir accrus. L'âge ne confère pas la sagesse; mais on ne la trouve pas sans lui. Regardons le foisonnement des vieux autour de nous non comme un fardeau, mais comme la planche de notre salut.

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

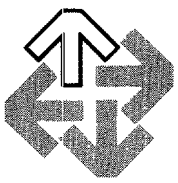
Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Sociologie et sociétés, vol. XVI, n° 2, octobre 1984, p. 15-27

Le statut de la personne âgée dans les sociétés antiques et préindustrielles



MICHEL PHILIBERT

1. EXAMEN DE LA FORMULATION DU SUJET

Quelles sont les présupposées du titre donné à l'article qui m'est demandé? Que nous vivons dans une société moderne ou contemporaine, c'est-à-dire récente ou jeune, distincte et différente des sociétés antiques, et que nous la comprendrons mieux par comparaison avec des sociétés différentes. Ainsi nous comprendrons mieux quelle place occupent les vieux dans notre société, voire celle qu'ils pourraient ou devraient y occuper, si nous étions au clair sur celle qu'ils ont tenue dans les sociétés antiques. Mais sommes-nous d'accord sur ce que nous appelons les sociétés antiques? Sont-elles des sociétés vivantes, observables, la société japonaise, la société française qui sont plus anciennes que la société canadienne, que la société américaine, de formation plus récente? Ou s'agit-il de la société babylonienne, de la société Étrusque, de la société Inca, sociétés aujourd'hui disparues? Entendons-nous par sociétés des *ensembles concrets* occupant sur la planète des lieux définis et une portion de durée continue dans la longue histoire de l'humanité, ou seulement des types de société? Une France industrielle a succédé, sur le même sol, en gros, parlant la même langue, composée des arrière petits-enfants de citoyens ou de sujets d'une France préindustrielle. Peut-être la question entend-elle par Société un *type de société*, une classe, un genre, un modèle d'organisation sociale, une abstraction? Peut-être la question est-elle proposée naïvement et ne suppose aucun parti pris sur une définition de la société? Mais on ne peut y répondre, on ne peut poser ni par conséquent traiter le problème qu'elle suggère, sans prendre parti là-dessus.

Une deuxième présupposée apparaît dans l'emploi du terme de *la personne âgée* au singulier. On pourrait s'intéresser aussi au statut de la femme, au statut de l'enfant, dans les sociétés antiques et préindustrielles. D'un bout à l'autre de l'histoire de l'humanité, et dans toute société humaine, il y a des homme et des femmes, des enfants et des grandes personnes, des jeunes et des vieux. Et l'on peut supposer, on peut vérifier par les comparaisons entre sociétés, ou formes de société distinctes, auxquelles procèdent les historiens et les ethnologues ou anthropologues que l'enfant, la femme, la personne âgée remplissent des fonctions distinctes les uns des autres et se voient reconnaître des droits et devoirs différents d'une société à une autre. La notion même de statut de la femme sous-entend que brune ou blonde, riche ou pauvre, jeune ou vieille, noble ou roturière, la femme, au même moment, dans une même société, a un statut distinct de celui de l'homme. Les variations d'un individu à l'autre, d'un sous-groupe à un autre, à l'intérieur d'une même société, n'empêchent pas de parler de statut de la femme. Et bien que les enfants soient filles ou garçons, et puissent ne pas avoir vraiment le même statut les uns et les autres, on conviendra

cependant que leur fragilité, leur ignorance et leur impuissance initiales mettent les enfants dans un même état ou statut de dépendance à l'égard de leurs parents et généralement des grandes personnes. En va-t-il vraiment ainsi pour les personnes âgées? Dans une même société, ont-elles entre elles des traits communs reconnus qui conduisent à leur attribuer un statut commun, distinct de celui des personnes plus jeunes, qu'elles soient hommes ou femmes, puissantes ou misérables, bien portantes ou invalides, quinquagénaires ou nonagénaires? Et d'une société ou d'une forme de société à une autre, ce n'est peut-être pas seulement le statut de la personne âgée qui change — mais l'identification de la personne âgée elle-même. C'est son âge, sans doute, qui fait reconnaître une personne âgée. Mais est-ce son âge chronologique? Son âge physiologique ou biologique? Son âge mental[1]? Son âge social[2]?

À lire Davidovitch («Essai d'une définition sociale de l'âge», 1961[3]) ou Ju-K'ang T' ien («Pai Cults and Social Age in the Tai Tribes of the Yunnan-Burma Frontier», 1949[4]), on est conduit à se demander si c'est son âge qui détermine le statut de la personne âgée, ou bien si ce n'est pas un statut social qui identifie et constitue une personne en personne âgée, à un «âge», où, dans un autre sous-groupe ou dans une autre société, elle ne serait pas une «personne âgée». Autre hésitation qu'il nous faut résoudre pour identifier, poser et traiter, à partir d'une question incomplètement déterminée, un problème précis.

---

1. L'expression d'âge mental, introduite au début de notre siècle par BINET et SIMON, est contemporaine, et liée à l'idée de le mesurer avec précision, comme nous mesurons avec une précision que d'autres époques n'ont pas connue, l'âge chronologique. Mais la notion d'âge mental a probablement toujours existé. En voici, parmi d'autres, quelques traces:

«Chacun juge bien ce qu'il sait; là, il se montre bon juge. Ainsi quand on est instruit sur un sujet particulier, on en parlera avec compétence; pour traiter d'une question d'ensemble, il faut avoir une culture générale. Pour cette raison, le jeune homme est peu apte à étudier la science politique, car il manque d'expérience sur la pratique de la vie. Or, c'est sur ce point et à ce sujet que portent nos débats. Comme, de plus, il suit volontiers ses passions, il ne prêtera à ces études qu'une attention vaine et sans profit, puisque le but de la politique est, non pas la connaissance pure, mais la pratique. Peu importe, d'ailleurs, qu'on soit jeune par l'âge ou trop jeune de caractère (ethos), car ce défaut d'attention n'est pas facteur du temps, mais connaissance d'une vie dominée par les passions (pathos) et obéissant à toutes les impulsions» (Aristote, *Éthique à Nicomaque*, livre premier, chap. III, 5 à 7, trad. Voilquin, Paris, Garnier.

«À l'époque mérovingienne comme dans l'Antiquité, l'enfance et l'adolescence étaient considérées comme un âge ingrat d'où il fallait sortir le plus rapidement possible. Le meilleur compliment à faire à un homme, c'était de lui dire qu'il avait la maturité d'un adulte ou la gravité d'un vieillard, cor senile gerens» (Pierre Riche, *Éducation et culture dans l'Occident barbare*, VI-VII[e] siècles, Paris, Seuil, «Patristica Sorbonensia», 1962, p. 276).

«Il y avait autrefois un homme, béni par la grâce, qui dès le temps de son enfance, eût le cœur d'un homme d'âge. Devançant par son caractère le nombre de ses années...» (Grégoire le Grand, *Dialogues*, préface du livre II).

«Holden rédigea un compte rendu éclairant d'une réception offerte par les Anciens de la tribu Akamba à un de leur jeunes compatriotes revenant d'un voyage à l'étranger. Après un silence qui exprimait la réticence des hôtes à avouer leur curiosité: — Eh! bien, jeune homme, on te dit plus vieux que nous; tu es allé plus loin et tu as vu davantage, tu as franchi les mers. Raconte-nous donc tes voyages et ce que tu as vu, mais prends garde de nous tromper. — Oui, père, répondit le jeune homme. Après avoir entendu le récit des merveilles, un vieillard s'écria: — Toi, si tu as dit vrai, tu es vieux, tu as beaucoup vu, et nous, nous ne sommes que des enfants. Enfin le vieux chef conclut: — Jeune homme, nous te remercions de tes informations. Tu nous a fait vieillir, mais tu es plus vieux que nous, puisque tu as vu de tes yeux ce que nous n'avons fait qu'entendre de nos oreilles. Ce compte rendu établit que la sagesse accumulée peut être considérée comme un critère de l'âge plus important que le seul passage du temps, et qu'avoir beaucoup vu de ses propres yeux, avoir acquis une grande expérience, est pour ainsi dire la preuve qu'on a atteint un âge mental élevé» (Léo Simmons, *The Role of the Aged in Primitive Society*, Yale University Press, 1945).

2. Bien que plusieurs scientifiques, mentionnés ci-après, expriment la conviction de proposer le concept d'âge social, aujourd'hui familier aux gérontologues, il semble que le créateur du mot et du concept soit Marcel Proust, dans le troisième chapitre du livre qui conclut la *Recherche du temps perdu*, à savoir Le Temps retrouvé: «La bonté, simple maturation qui a fini par sucrer des natures plus primitivement acides que celle de Bloch, est aussi répandue que ce sentiment de la justice qui fait que, si notre cause est bonne, nous ne devons pas plus redouter un juge prévenu qu'un juge ami. Et les petits-enfants de Bloch seraient bons et discrets presque de naissance. Bloch n'en était peut-être pas encore là. Mais je remarquai que lui, qui jadis feignait de se croire obligé à faire deux heures de chemin de fer pour aller voir quelqu'un qui ne le lui avait guère demandé, maintenant qu'il recevait tant d'invitations non seulement à déjeuner et à dîner, mais à venir passer quinze jours ici, quinze jours là, en refusait beaucoup et sans le dire, sans se vanter de les avoir reçues, de les avoir refusées. La discrétion, discrétion dans les actions, dans les paroles, lui était venue avec la situation sociale et l'âge, avec une sorte d'âge social, si l'on peut dire. Sans doute Bloch était jadis indiscret autant qu'incapable de bienveillance et de conseil. Mais certains défauts, certaines qualités sont moins attachés à tel individu, à tel autre, qu'à tel ou tel moment de l'existence considéré au point de vue social. Ils sont presque extérieurs aux individus, lesquels passent dans leur lumière comme sous des solstices variés, préexistants, généraux, inévitables. Les médecins qui cherchent à se rendre compte si tel médicament diminue ou augmente l'acidité de l'estomac, active ou ralentit ses sécrétions, obtiennent des résultats différents, non pas selon l'estomac sur les sécrétions duquel ils prélèvent un peu de suc gastrique, mais selon qu'ils le lui empruntent à un moment plus ou moins avancé de l'ingestion du remède» (pp. 347-348 de l'édition Folio, Paris, chez Gallimard. Texte établi pour «la pléiade», par P. Clarac et A. Ferré © Ed. Gallimard, 1954).

3. DAVIDOVITCH, dans BESSON, édit., *Seuil d'âge et législation pénale*, Paris, Cujas, 1961.

4. Ju K'ANG T'IEN, dans *American Anthropologist*, n° 51, 1949.

2. DÉFINIR LA PERSONNE ÂGÉE

Commençons par définir la personne âgée. Toute réflexion, toute étude, toute intervention, sur le vieillissement, la vieillesse, ou le vieux doit par précaution de méthode et par principe moral questionner et critiquer l'objectivité, la scientificité et l'universalité de toute catégorisation de la personne âgée qui, selon des critères coutumiers, réglementaires ou législatifs, anatomiques, physiologiques ou biologiques, psychologiques ou sociaux, poserait comme objective et universelle dans notre espèce: *a*) l'identité ou l'équivalence de toutes les personnes âgées entre elles; *b*) leur distinction commune par rapport à toutes les personnes qui ne le sont pas; *c*) la différence commune et constante de chacune avec ce qu'elle était avant d'être devenue «âgée».

Que la tendance à identifier les personnes âgées les unes aux autres et à les distinguer des plus jeunes soit générale ou même peut-être universelle, je l'admets. C'est la variation des critères allégués dans diverses sociétés ou groupes sociaux, ou par des disciplines scientifiques, des pratiques sociales, et des courants idéologiques divers, pour justifier ces identifications et leur donner un contenu, qui conduit à suspecter leur pertinence scientifique, sans nier pour autant leur efficacité (pour le meilleur et pour le pire) sur le plan de la vie sociale.

Mais je tiens qu'une distinction capitale du vieillir humain par rapport au vieillissement des autres vivants, c'est précisément l'ampleur des variations observables et imaginables dans les allures, les styles et les modes du vieillissement humain, et dans les statuts attribués aux âges de la vie, selon les individus, les groupes, les sociétés, les cultures, et selon les époques et les générations successives, comparée à la faible ampleur des variations présentées au cours de leur vieillissement par les individus de n'importe quelle autre espèce vivante.

«Vieillir, pour tout être vivant, c'est à la fois durer et changer, avancer en se déformant vers un terme certain quant au fait, et incertain quant aux circonstances. La notion d'âges de la vie, par application du nombre à la durée, est soutenue d'images empruntées au cours des astres ou à l'ordre des saisons. La vieillesse est décrite comme déclin ou hiver de la vie... Mais une chose est la vieillesse du corbeau et du cheval, autre chose est la vieillesse de l'homme. Ce n'est que sous le rapport de la longévité spécifique possible à la limite, qu'une comparaison peut-être faite... En réalité, si déjà l'animal voit sa durée de vie potentielle abrégée par l'effet des risques qu'il ne peut pas ne pas courir dans les milieux où s'expose nécessairement cette vie, il en va tout autrement de l'homme. C'est dans des sociétés de type différent, à des époques historiques différentes, que la durée effective de vie de chaque individu, la durée de vie moyenne et l'espérance probable de vie, dépendent d'inventions et de pratiques d'ordre culturel, concernant le travail, l'alimentation, l'hygiène, les interventions thérapeutiques, en résumé des effets plus ou moins bien maîtrisés des modes de vie collectifs et singuliers.»

Nous souscrivons sans réserve à ce propos de Georges Canguilhem (1981). Nous souscrivons également à un propos d'Henri Péquignot[5]. Il nous fournit, avant que nous ayons achevé d'explorer

---

5. G. CANGUILHEM, Préface (p. III) à H. PÉQUIGNOT, *Vieillir et être vieux*, Paris, Vrin, 1981.

Nous considérons que la rigueur et l'importance de cette distinction entre le vieillissement de l'homme et celui des autres animaux, la reconnaissance de la spécificité du vieillir humain, doit entraîner un remaniement du concept même de vieillissement et une méthodologie propre de la gérontologie ou de l'éonologie humaine.

Le concept de vieillissement biologique désigne la série des changements séquentiels, cumulatifs, irréversibles, qui affectent avec le temps, de manière nécessaire et universelle, un organisme vivant et son fonctionnement. Ce concept est aussi précieux par ce qu'il exclut de sa compréhension que par ce qu'il inclut. Sont exclus des changements significatifs de l'âge les changements réversibles, répétitifs, cycliques (cligner des paupières, ingérer et digérer, inspirer et expirer, s'éveiller et s'endormir, la menstruation, par exemple). En sont exclus aussi, bien qu'ils affectent aussi la vie des vivants, les changements dûs à l'accident (au hasard), à l'usage particulier d'un sous-groupe ou d'une société à l'intérieur de l'espèce, ou à la singularité des conduites individuelles. Est également exclue de la définition la qualification négative ou positive des changements observés qui répondent à la définition. Considérer avec certains biologistes et gérontologues que le vieillissement est un processus graduel de détérioration et de destruction de l'organisme qui le conduit à la mort occulte l'ambivalence des procès visés, et oublie que vieillir c'est vivre plus longtemps, c'est à dire maintenir plus longtemps en état de marche l'«ensemble des fonctions qui résistent à la mort», selon la définition que BICHAT (1800) donne de la vie.

Le concept de vieillir humain doit intégrer les changements qui dans nos vies résultent de l'accident, de l'usage particulier d'un groupe ou d'une conduite singulière: se casser la jambe, atteindre l'âge du droit de vote ou du droit à pension, apprendre l'anglais ou l'harmonie, constituent des changements que d'abord on est tenté (ayant en tête le modèle biologique) d'écarter des changements liés à l'âge, parce qu'ils peuvent survenir à un âge différent chez divers individus de notre espèce, ou ne pas survenir du tout. Mais on doit les intégrer, d'abord parce que dans la vie individuelle qu'ils affectent, ils se produisent à un âge défini (quoique, pour l'espèce, quelconque et indéterminé) et selon son âge ne se produisent pas selon les mêmes mécanismes. On doit en second lieu les intégrer parce qu'ils n'auront pas sur le cours ultérieur de la vie du sujet

et de poser le problème suggéré par notre titre, un premier élément à retenir pour y répondre sur le fond, — un élément double si l'on ose dire. Péquignot dit que la vieillesse est une création de l'humanité. Nous complétons plus loin cette formule. Dans la nature, remarque Péquignot, les animaux ne survivent pas dans la vieillesse. Certes, dans des hardes de cervidés, d'éléphants, ce sont de «vieilles femelles» qui exercent souvent une fonction sociale de vigilance et de guidance du groupe. Et un progrès de l'expérience chez l'animal déjà accompagnant l'avance en âge, prolonge la vie dont la durée déjà lui a permis d'acquérir cette expérience, mais l'affaiblissement avec l'âge des ressources d'endurance, de force et de vitesse diminue les possibilités de fuite et de lutte et condamne très vite l'animal à périr victime de la compétition avec ses rivaux ou de la dent de ses prédateurs. Il ne fait pas de vieux os. (Domestique, familier, «retraité» par l'homme, le chien, le chat, le cheval parfois, peut avoir une longue vieillesse). C'est le labeur, le talent, le travail, la ruse des hommes, ce sont les progrès des sciences et des techniques, de l'hygiène et de la police, de l'administration, qui ont, par leurs effets combinés, entraîné l'allongement des longévités moyennes et généralisé la possibilité pour les humains d'atteindre et à la fois de retarder et de prolonger leur vieillesse.

La vieillesse humaine telle que nous la connaissons aujourd'hui est en d'autres termes, une création de l'histoire. Cette observation justifie (c'est le second aspect du double élément de réponse introduit par Péquignot) tout à la fois l'hypothèse d'un changement du statut du vieux au long de l'histoire des sociétés humaines, et la difficulté de la vérifier, dans la mesure où on peut envisager que ce n'est pas son statut seulement, mais la personne âgée elle-même qui a changé.

Tout cela étant dit, la question de l'identité de la personne âgée a été *déblayée* sans avoir été *résolue*. Or je pense qu'il y a une réponse, et qu'il est légitime et indispensable de reconnaître au terme de personne âgée un *sens universel*. Hier comme aujourd'hui, ici comme ailleurs, en dépit des variations considérables qui affectent et diversifient indéfiniment l'expérience humaine du vieillir à travers l'espace et au long de l'histoire, *une personne âgée présente les caractères suivants:*

Une personne âgée, c'est toujours et partout une personne *plus âgée* que la plupart de celles qui l'entourent. Selon les conditions de vie, de travail, la longévité moyenne de la population de référence, et les usages sociaux, elle a trente, quarante ou quatre-vingt-cinq ans.

Une personne (plus) âgée, c'est toujours et partout une personne qui a *vécu plus longtemps* que la plupart de celles qui l'entourent. Elle a de ce fait, réfléchie ou non, bien ou mal décantée, *une plus longue expérience de la vie*, des actions et des souffrances, des projets et des accidents, des joies, des peines et des deuils, des succès et des échecs, dont la vie humaine est entretissée; elle a, précise ou confuse, fidèle ou capricieuse, exacte ou fantaisiste, une *plus longue mémoire*.

On pourrait dire également que c'est une personne qui a *vécu plus longtemps* que beaucoup de celles qui sont nées dans la même année, ou à la même période de l'histoire collective, qu'elle-même.

Une personne (plus) âgée, c'est aussi, toujours et partout, *une personne qui sait que le temps qui lui reste à vivre est plus court que celui qu'elle a déjà vécu.* (Pour l'optimiste regardant à la longévité potentielle de l'espèce, qui pour la *Genèse* comme pour la science contemporaine est de 120 ans, c'est vrai à partir de 60 ans. Pour le réaliste, c'est plus tôt, s'il connaît scientifiquement ou approximativement la longévité moyenne de la population dont il fait partie.)

---

affecté les mêmes effets selon l'âge auquel ils surviennent et selon l'orientation que prendra, par rencontres et par décisions, le reste de sa vie et son vieillissement, tant social et psychologique que biologique.

L'homme a une volonté, prend des décisions, cherche à orienter sa vie, selon des règles, des valeurs, des aspirations, et à ne pas seulement la subir. Mais la nécessité naturelle, la contrainte sociale, le sens qu'il a d'obligations morales, les rencontres accidentelles, les réactions imprévues des autres à ses conduites, les conséquences imprévues de ces propres actions, suspendent ou détournent son cheminement. Il cherche à surmonter, contourner les obstacles, à assumer ce qu'il ne peut changer, à redonner, à retrouver, un sens à sa vie. Chacun interprète et aménage comme il peut, pour y mettre du sens, le voulu et le subi le nécessaire et le contingent, le prévu et l'imprévu.

Le vieillissement chez l'homme n'est pas subi seulement comme nécessité naturelle, il est toujours aussi interprété et conduit selon des règles particulières à un groupe et des réactions personnelles qui entraînent la variation indéfinie de ses allures. Aussi convient-il de l'étudier comme objet, instrument, et à la limite, procès d'interprétation, dans la perspective des disciplines sémiologiques et herméneutiques, et non uniquement selon celle des sciences expérimentales de la nature. Cf. dans ce sens, entre autres, les contributions de Paul Ricœur et de C. Taylor dans P. Rabinov et William Sullivan (édit.), *Interpretive Social Science*, University of California Press, 1979, et la communication de Bernice Neugarten à la réunion de septembre 1983 de l'American Sociological Association, sous le titre de «Interpretive Social Science and Research on Aging» (15 p. ronéotées, bibl.).

On pourrait dire également que c'est une personne qui sait que le temps qui lui reste à vivre est (on doit l'espérer), en principe, *plus court que le temps qui reste à vivre à la plupart de ceux qui l'entourent* et pour qui elle s'intéresse.

3. DÉFINIR LES SOCIÉTÉS

J'adopterai par hypothèse les définitions que propose de la société et de la culture Maurice Mandelbaum (1977), présentées et interprétées par Paul Ricœur (1983)[6]. Pour Mandelbaum, en dépit du caractère typique des situations et événements dont elle traite, et en dépit de son recours à des généralisations, l'histoire traite de «ce qui a été vrai de façon caractéristique de quelques lieux particuliers durant un laps de temps particulier... Ainsi la thèse familière selon laquelle les historiens s'occupent du particulier plutôt que d'établir des généralisations explicatives me parait bien fondée.» L'auteur tient également que l'histoire est une investigation, une discipline soucieuse d'authentifier ses énoncés, de rendre raison des relations qu'elle établit entre événements; ainsi son intérêt pour les constellations singulières ne saurait exclure qu'elle interpole des régularités dans ses chaînes de relations. Selon Mandelbaum l'objet de l'histoire est d'ordre *sociétal*: «C'est seulement dans la mesure où les individus sont considérés en référence à la nature et aux changements d'une société existant en un lieu et un temps particuliers qu'ils intéressent les historiens.» La notion de société impliquée dans cet énoncé résulte d'une distinction proposée par Maurice Mandelbaum entre deux modalités de l'historiographie: *l'histoire générale* (que Paul Ricœur préfère appeler *globale*) et les *histoires spéciales* (mieux dites *spécialisées* selon P. Ricœur). L'histoire générale a pour thème des sociétés particulières, telles que peuples et nations, dont l'existence est *continue*. Les histoires spécialisés ont pour thèmes des aspects *abstraits* de la culture, tels que l'art, la science, la religion, etc. Faute d'une existence continue propre, ces abstractions sont reliées entre elle par l'historien, responsable de la définition de ce qui compte comme art, science, religion...

Mandelbaum précise la distinction entre les *sociétés* (objets de l'histoire générale) et les cultures (objets d'histoire spécialisée) «Une *société*, dit-il, consiste en individus vivant dans une communauté organisée, maîtresse d'un territoire particulier; l'organisation d'une telle communauté est assurée par des institutions qui définissent le statut assumé par différents individus et leur assignent les rôles qu'ils sont tenus de jouer, tout en perpétuant l'existence ininterrompue de la communauté.»

Ricœur souligne l'importance des trois composantes de la définition: elle relie la communauté et sa durée à des lieux; elle la rattache à des individus, leur assignant des rôles institutionalisés; elle caractérise la communauté par son existence ininterrompue:

«La notion de culture recouvre tous les acquis, issus d'une création sociale, impliqués dans l'usage individuel, et transmis par une tradition: le langage, les techniques, les arts, les attitudes et croyances religieuses ou philosophiques...» (P.R. p. 273)

Pourquoi, demande Ricœur, les *institutions* (systèmes de parenté, distribution des biens, organisation du travail, — inclus) sont-elles rapportées à la société plutôt qu'à la culture? La réponse est fournie par le troisième trait de la société, sa continuité d'existence. Une institution relève de la société plutôt que de la culture dans la mesure où elle constitue le facteur d'intégration d'une société particulière existant de manière continue. En revanche les activités qui définissent la culture sont abstraites des sociétés particulières.

En fait, conclut Ricœur, le phénomène sociétal se laisse analyser en aspects (politique, économique, social, etc.) dont le découpage, la définition et les relations procèdent de choix méthodologiques qui en font des artefacts, au même titre que les activités placées sous le titre de culture. Si on considère ces divers aspects, cependant, comme les facettes ou dimensions d'une société particulière, ils la caractérisent. Si au contraire on les abstrait pour les regrouper sous des *classes* dont l'examen est l'objet d'une histoire spécialisée et comparative, on change de perspective. «Selon, par conséquent, qu'on met l'accent sur le caractère artificiel des connections entre produits culturels, ou sur les traditions qui les font participer à la continuité particulière de sociétés particulières, l'investigation penche du côté de l'histoire spécialisée ou du côté de l'histoire globale.» (P.R. p. 274)

---

6. Maurice MANDELBAUM, *The Anatomy of Historical Knowledge*, Baltimore, The Johns Hopkin's University Press, 1977. Paul RICŒUR, *Temps et récit*, vol. 1, Paris, Seuil, 1983.

4. LES DIFFICULTÉS DE L'ÉTUDE COMPARATIVE DU STATUT DE LA PERSONNE ÂGÉE

Quelle est l'incidence de ces distinctions sur l'étude du statut de la personne âgée dans diverses sociétés?

Au sens de Mandelbaum, il s'agit d'une histoire spécialisée, puisqu'elle vise à abstraire de plusieurs sociétés historiques concrètes un problème particulier, soulevé récemment soit par des historiens, soit par des ethnologues (anthropologues). La difficulté de l'entreprise est double. Tout d'abord pour comparer «le statut de la personne âgée» dans diverses sociétés, il faut avoir pour chacune de ces sociétés des données, ou à tout le moins des hypothèses, sur ce sujet. Ces données sont le plus souvent non seulement lacunaires, mais disparates; il faut les identifier et les dégager de sous-ensembles, de tableaux, ou de séquences, organisés dans des champs disciplinaires multiples (médecine, droit, littérature, mémoires, correspondance, essais, biographies, recensements, conditions de travail et d'emploi, distribution et transmission des biens et des richesses, organisation politique). Les renseignements que l'on peut exploiter dans ces diverses sources et d'autres encore, suivant l'état de maturation scientifique des disciplines à la période sur laquelle porte la recherche et au moment de la recherche, sont entachés de préjugés, d'opinion, d'idéologie qui, d'une part, faussent ou déforment les faits rapportés; et d'autre part, constituent en tant que tels un des objets de l'enquête, à savoir les représentations de la vieillesse et les attitudes à l'égard des vieux dans un cadre social défini et historiquement daté.

En second lieu, le point de départ des recherches, dans les trois ou quatre dernières décennies, est souvent la «gérontologie», soit un ensemble d'investigations sur l'objet desquelles il n'y a pas de véritable consensus: s'agit-il d'étudier *les vieux*, individuellement ou collectivement, c'est-à-dire les personnes ou les populations âgées, ou *la vieillesse comme étape* de la vie, comme échelon d'âge? S'agit-il d'étudier la vieillesse comme état ou le *vieillissement comme procès?* Est-ce alors le vieillissement *des populations* ou le vieillissement *des individus* auquel on s'attache? Le conçoit-on comme un *procès tardif*, succédant à un procès de croissance ou de développement, ou à une période de relatif équilibre, ou comme *s'étendant sur le parcours entier* de la vie individuelle? Cherche-t-on les *lois* du vieillissement *en général*, à partir de l'examen des cellules ou des tissus, des organes et des appareils, des mouches et des rats — ou bien les *mécanismes et les allures* du vieillissement *des hommes?* Non seulement ces questions n'ont pas reçu les mêmes réponses dans la brève histoire de la gérontologie, mais elles ne sont même pas toujours clairement formulées. Les incertitudes, les hésitations, les ambivalences et les confusions qui parasitent la gérontologie, contaminent bien entendu les recherches a visée comparative, qu'elles soient historiques ou ethnologiques.

Mais peut-être le biais le plus sérieux consiste-t-il dans *l'illusion d'autonomie* à laquelle cède volontiers la gérontologie. Sans doute les gérontologues avouent volontiers leur relative dépendance à l'égard de la biologie, de la clinique, de la démographie, de la psychologie, de la sociologie, voire des disciplines juridiques, économiques et politiques. Mais ils veulent ou croient leur recherche autonome et spécifique en tant qu'elle se centre sur la personne âgée ou la vieillesse. Il y a là un effet de l'histoire. Dans les sociétés occidentales, ou industrielles, c'est dans la dernière partie du XIX^{e} et le début du XX^{e} siècle que l'on voit surgir, relativement et progressivement, indépendantes l'une de l'autre, *deux constellations de disciplines, de pratiques et d'institutions*, dont l'une se centre sur *l'enfance et la jeunesse*, l'autre sur les *nouveaux travailleurs* de l'industrie, des bureaux et des services.

La première voit se spécialiser des experts et des institutions: pédagogues, pédiatres, puériculteurs, enseignants, éducateurs spécialisés, psychologues, orienteurs, conseillers, tribunaux pour enfants, médecine scolaire, protection de l'enfance, rééducation des enfants à problèmes, mouvements de jeunesse religieux, puis éducatifs, puis politiques.

Vers la même époque des personnels spécialisés et des institutions particulières se développent pour la gestion et l'encadrement de la force de travail: mutuelles, coopératives, syndicats, avec leurs permanents, directeurs du personnel, assistantes sociales d'entreprise, orienteurs, sélectionneurs, médecine du travail, inspection du travail, tribunaux spécialisés. Sans doute ne vise-t-on pas ainsi, au début, l'ensemble des travailleurs: les paysans, les artisans, les marins, les petits commerçants ne sont pas d'abord concernés. Ce sont les nouveaux travailleurs, les ouvriers de l'industrie, les employés de bureau, qui par leur nouveauté et leur agitation, appellent une attention particulière. Mais à mesure qu'on avance dans le temps la population travailleuse va connaître une double

évolution. D'une part l'industrie, les services, l'administration, absorbent une proportion croissante de la main d'œuvre, le salariat devient le mode de rétribution du travail le plus fréquent; la pertinence des syndicats, de la législation du travail tend à s'étendre à la masse des travailleurs. Mais d'autre part, et simultanément, une tendance se développe qui va diminuer non seulement les horaires de la journée, la durée de la semaine, puis de l'année de travail, mais de la vie de travail. L'«entrée dans la vie», l'âge du premier emploi ne cesse de s'élever pour une proportion croissante de travailleurs; mais la cessation d'emploi, la mise à la retraite vont se produire à un âge de plus en plus précoce. Ainsi en fin de compte on peut considérer les spécialistes de la gestion des travailleurs comme *les spécialistes des «adultes»* dont on tend à distinguer les «vieux».

La gérontologie, d'un mot créé au début du XX^{e} siècle, mais rarement employé avant la seconde guerre mondiale, ne se développe comme réseau d'institutions sociales expressément consacrées, sous ce titre, à la recherche et à l'enseignement sur le vieillissement, qu'à partir des années 1940.

L'accroissement des longévités moyennes, la relève des maladies infectieuses par les maladies chroniques et dégénératives, la proportion croissante de la population âgée dans la population totale, les difficultés que rencontrent les vieux travailleurs et surtout les vieux exclus du travail, poussent les gérontologues à concentrer leur attention *sur la vieillesse et les vieux plutôt que sur le vieillissement* au long du cours entier de la vie. Ils ont d'autre part le sentiment que les enfants ont déjà fait l'objet d'études et de pratiques spécialisées, les travailleurs aussi, ce sont les vieux qui font problème; d'ailleurs l'usage s'est répandu de mettre les enfants dans les écoles, les travailleurs dans les ateliers, les fabriques et les bureaux; les vieux sont exclus de ces lieux, et dans le dernier décours de leur misère, de leur isolement, de leurs maladies et infirmités, on tend à les concentrer dans des institutions qui leur sont propres. La gérontologie se sépare de l'étude de la croissance et de celle de la vie de travail *parce que la vie sociale met à part son objet*, les vieux. À mesure que les gens vivent plus vieux, que les conditions sociales du travail laissent moins d'initiative et d'adaptation à sa tâche au travailleur individuel, à mesure que le travailleur âgé est perçu par son employeur et ses jeunes collègues comme incapable de tenir utilement son emploi, que les systèmes de pension se généralisent, une population âgée croissante se voit soumise à, ou bénéficiaire de, un statut particulier, et va vivre, pour une période de vie de plus en plus longue, *dans une situation d'oisiveté pensionnée et instituée*, avec des *ressources diminuées*, un *droit au repos* prenant insidieusement la relève du *droit au travail*. Les psychologues, les sociologues, qui entendent ne pas laisser aux biologistes et aux médecins le monopole de l'étude et de la gestion des vieux, signalent *le statut particulier des retraités, des vieux*. L'on voit finalement émerger dans les années 60 le projet, la notion d'une «politique de la vieillesse», qui pour une part *répond* à la situation faite aux vieux et d'autre part *institutionalise* leur statut particulier dans la société.

Les évolutions que nous venons d'esquisser tendent à occulter le fait que la gérontologie, du point de vue épistémologique, ne peut se concevoir correctement que comme un chapitre d'une *éonologie*, d'une étude consacrée aux âges de la vie.

En effet, que l'on regarde les âges de la vie comme les étapes successives du parcours de la vie, de son commencement jusqu'à sa fin, comme échelons d'âge *(age-grades)*, — ou que l'on veuille y voir les contingents, *(age-sets)*, catégories, classes ou groupes formés d'«égaux d'âge» *(age-peers)*, entre lesquels on peut analyser, en un moment donné, n'importe quelle population, il est clair qu'aucun âge n'est intelligible que par référence à ceux qui le précèdent ou le suivent dans le parcours individuel, ou à ceux avec lesquels, à un moment et pour un temps donné, il est en situation de coopération ou de compétition dans le partage social du savoir, du pouvoir, du valoir, des biens, des droits et des devoirs, des fonctions et des tâches, des initiatives et des responsabilités.

Ainsi l'enquête historique ou ethnologique visant à préciser le statut de la personne âgée dans différentes sociétés, ou dans les périodes successives d'une même société, ne peut aboutir que si elle regarde, d'une part, comment, ici et maintenant, ou ailleurs et jadis ou naguère, est aménagé, perçu et interprété le parcours de la vie; quelle «périodisation» de la vie, quelle «échelle des âges» est explicitement définie ou implicitement utilisée dans telle société; d'autre part, quel est le partage réalisé, — dans telle société, entre les classes d'âge, les cohortes et les générations qui à la fois se suivent (et sont destinées à se remplacer) et coexistent (pour une durée variable, selon les hasards ou les évolutions de l'histoire) — du savoir, du pouvoir, du travail, du loisir, et dans quel jeu dialectique entrent à ce sujet les générations.

Il n'est pas évident a priori non seulement que le statut de la personne âgée varie selon un jeu de variables biologiques, démographiques, économiques, sociales, culturelles, mais que la personne âgée ait un statut distinct; ou, s'il l'est, c'est par rapport à celui d'étapes antérieures, ou de classes plus jeunes, dont les limites, la durée, le contenu ne sont pas les mêmes dans d'autres sociétés ou à d'autres périodes historiques.

Il y aurait encore bien des préalables à envisager, en particulier la regrettable tendance de sociologues dépourvus de culture ethnologique et souvent historique, à se tourner vers la sociologie du vieillissement et l'étude de la composition par âges de leur propre société. Ils n'ont pas pris la peine d'assimiler le vocabulaire des âges de la vie et les instruments méthodologiques utilisés par l'anthropologie sociale, de Radcliffe Brown, Evans Pritchard, Meyer Fortes, Prins, Eisenstadt, Peristiany, les Wilson, Nadel, et trente autres. Ils ignorent Frank Henderson Stewart. S'ils ont parfois lu Leo Simmons, ils n'ont pas lu Pamela Amoss et Stevan Harrell. Ils confondent souvent classe d'âge et échelon d'âge (*age class* et *age grade*), ignorent le concept d'*age set*, et affirment sans rire que le dernier cri en ethnologie du vieillissement est *La vieillesse* de S. de Beauvoir. Les résultats ne sont pas tristes, comme disent nos cadets.

Mais le lecteur attend peut-être plutôt des réponses que des questions. Il trouvera ici quelques hypothèses.

5. LE VIF DU SUJET

(1) On répétera donc après Leo Simmons ce que ne semblent infirmer ni les réflexions de David Gutman[7], ni les témoignages recueillis par Pamela Amoss et Stevan Harrell:

Il y a une tendance dans les sociétés «primitives», archaïques et traditionnelles, à reconnaître l'ambivalence du vieillissement: on vieillit bien ou mal, certains mieux que d'autres. À chacun la vieillesse apporte des outrages et des atouts, des gains et des pertes. L'expérience acquise non seulement par la multiplicité des expériences faites mais par leur décantation, leur élaboration, leur discussion et leur réinterprétation, est un privilège de l'âge, utile à l'individu comme au groupe, et qui conduit à reconnaître aux anciens une prudence, parfois une sagesse, qui légitiment, pour certains d'entre eux, des fonctions de direction ou de conseil, de présidence ou de maîtrise des rituels et des cérémonies, d'intercession avec les défunts et la divinité, d'arbitrage dans les conflits, d'intervention magique et thérapeutique, de conservation et de transmission des connaissances traditionnelles et d'innovation et de liberté à leur égard; ils contribuent puissamment à l'éducation de leur peuple, à la détermination de son identité et de son orientation.

(2) On accordera en second lieu que les processus relativement récents d'industrialisation, résultant de l'accélération de la vitesse de l'accroissement, du renouvellement, et de l'obsolescence des savoirs, des savoir-faire, des pratiques et des institutions, ont ébranlé ou renversé cette situation et précipité la caducité de beaucoup de ces fonctions «traditionnelles» des personnes âgées. Ceci, plus radicalement que n'avaient fait déjà auparavant l'invention et l'usage de l'écriture, et le développement des villes; et en relation bien entendu, avec les deux grands bouleversements démographiques (qui sans doute sont des résultats de la même évolution des savoirs et des pratiques plutôt que les causes directes et suffisantes des changements de rôle et de statut des différentes classes et échelons d'âge): à savoir, l'accroissement des longévités moyennes, et celui de la proportion des gens les plus âgés dans la population totale.

(3) On défendra en troisième lieu la thèse qu'en dépit des bouleversements réels, deux fonctions essentielles continuent d'être la vocation propre des vieux dans les communautés humaines: elles sont, nous semble-t-il, plus occultées qu'anéanties, stérilisées plutôt que disparues. Sans doute

7. A.R. RADCLIFFE BROWN, «Age organisation terminology», *Man*, n° 13, 1929; E.E. EVANS-PRITCHARD, «The Nuer Age-sets», *Sudan Notes and Records*, vol. 19, 1936, pp. 233-269; Meyer FORTES, *Social and Psychological Aspects of Education in Taleland*, 1938; A.H.J. PRINS, *East African Age Class Systems*, Groniggen, J.B. Wolters, 1953; S.N. EISENSTADT, *From Generation to Generation*, London, Routledge and Kegan, 1956; J.G. PERISTIANY, *The Social Institutions of the Kipsigis*, London, 1939; Monica WILSON, *Good Company, a Study of Nyakyusa Age-villages*, London, 1951; C. WILSON, «An Introduction to Nyakyusa Society», *Bantu studies*, vol. 10, pp. 253, 91, Johannesburg; Frank Henderson STEWART, *Fundamentals of Age-group systems*, London, Academic Press, 1978; Pamela AMOSS, Stevan HARREL, édit., *Other Ways of Growing Old*, Stanford University Press, 1981; David GUTMAN, «Observations on Culture and Mental Health in Later Life», chap. 18, dans BIRREN and SLOANE, édit., *Handbook of Mental Health and Aging*, Prentice Hall, 1980.

la reconnaissance consciente, exprimée, publique, de ces deux fonctions, essentielle à leur plein exercice, est-elle dans les sociétés industrielles souvent vacillante, voire évanescente; elles ne sont pas, pour autant, abolies.

Quelles sont ces deux fonctions? Nous croyons d'abord que par leur seule présence dans les communautés humaines, par leur longue survie, et par leur mort, les vieux continuent de jouer un rôle dans l'éducation, nous dirons dans l'humanisation, des enfants. De ces petits animaux stupides et bornés, ils vont, même sans que personne en prenne une conscience claire (mais il vaudrait assurément mieux, pour tout le monde, que cette conscience fût claire), contribuer à faire des hommes et des femmes.

Les enfants naissent dans une condition d'ignorance et d'impuissance qui les met dans la dépendance totale des grandes personnes, et d'abord, le plus souvent, de leurs parents.

Cette dépendance est si forte que ses parents semblent à l'enfant des dieux omniscients et tout puissants, auxquels il doit sa vie, sa nourriture, ses joies et ses épreuves, sa sécurité, et ses connaissances. De là pourrait naître, à mesure que grandit l'enfant, qu'il se distingue et pour une part s'affranchit, de ses parents, qu'il accroît ses connaissances et ses capacités, une redoutable alternative: ou s'installer trop longtemps, et parfois durablement, dans la soumission, et la sécurité qu'assurent la dépendance et la familiarité; ne jamais conquérir son autonomie. Ou bien affronter l'autorité suprême, se révolter, «tuer», ne serait-ce que symboliquement, oniriquement, ses parents déifiés; avec les conflits externes et internes que cette attitude engendre. La présence de grand-parents — les vrais, ou de personnes en âge de l'être — dans l'entourage a pour effet de tempérer ces conflits, de fournir une échappatoire au dilemme. L'enfant apprend que les grand-parents sont les parents de ses parents. Il va comprendre que si ses parents ont eu des parents, c'est qu'ils ont été enfants: ignorants, incapables, dépendants comme il l'est lui-même. Ses parents ne sont pas la source de leur propre existence. Ils n'ont pas toujours été tout puissants, omniscients. Une deuxième découverte accompagne cette première. Les vieux se distinguent de la génération des parents; que leur statut soit, comme il tend à l'être dans une société traditionnelle, supérieur à celui des jeunes adultes, ou qu'il soit dévalorisé comme il tend à l'être dans les sociétés industrielles; il est autre. Dans un cas comme dans l'autre, l'enfant devine que ses parents ne sont pas installés à jamais dans un état de toute science et de toute puissance. Ou bien ils ne l'ont pas encore atteint, puisque les anciens sont plus sages et plus puissants qu'eux. Ils ont encore des progrès à faire. Ou bien, à l'image de leurs propres parents, ils en seront déchus. Ils ne sont donc pas installés dans leur être: ils sont devenus, ils deviennent, ils deviendront. Et l'enfant pressent que lui aussi grandira; qu'il sera, un jour, comme papa (ou maman), comme grand-papa, ou tante Adrienne. (Il cesse de croire que quand il sera grand, ses parents seront petits.) Il comprend que sa dépendance n'aura qu'un temps. Il se donne patience. Il se rêve, se projette, grand, vieux. Ainsi devient-il un homme.

Plus profondément il est mis en situation de comprendre un jour que s'il doit à ses parents la vie, le pain, et sa langue, ceux-ci eux-mêmes ont reçu la vie, la nourriture, leur langue, et leur savoir, et leurs outils, et le monde équipé de routes et de ponts, de champs cultivés et de monuments, structuré par des codes et des symboles, le monde des actions mémorables, le monde des hommes, leurs parents l'ont reçu de leurs parents et ceux-ci des leurs, et des générations anonymes, et des peuples divers auxquels nous devons le feu et la roue, l'arc et le marteau, les chiffres et les lettres, la prière et la poésie, la justice et l'État. S'il devient jamais vraiment homme, c'est que le sujet aura compris que quelle que soit sa dette envers sa lignée, sa classe, son peuple, il est homme par son appartenance à l'Humanité.

(4) Cette première des deux fonctions essentielles que sont appelés à remplir les vieux dans la communauté humaine, à savoir contribuer à l'humanisation des enfants, nous suggérons qu'elle ne procède pas seulement de leur survie au delà de l'âge, soit de la procréation, soit de l'élevage des enfants. Elle procède également de leur mort. Sans doute les conditions démographiques qui ont prévalu durant la plus longue partie de l'histoire humaine ont-elles permis jusque naguère à la plupart des humains de faire l'expérience du travail du deuil dès leur enfance. Les enfants survivant jadis jusqu'à l'âge adulte avaient déjà perdu beaucoup de leurs égaux d'âge, de leurs camarades de jeu, de leurs frères et sœurs; ils avaient perdu trois ou quatre de leurs grand-parents et souvent un de leurs deux parents. Aujourd'hui, dans nos sociétés, beaucoup de nos contemporains ne perdent leurs grand-parents qu'après leur majorité, deviennent orphelins après la cinquantaine ou la soixantaine, ont gardé leur unique frère ou sœur. Si les enfants voient beaucoup de sang à la une des journaux, beaucoup de morts à la télévision, ils ont peu d'occasions de voir mourir, de

voir des morts, et de souffrir de la mort d'êtres proches. Les grand-parents, les arrière-grand-parents, les vieux, sont aujourd'hui la dernière chance des enfants de passer par le travail du deuil durant les années de formation de leur personnalité. Devient-on réellement un homme, une femme, avant d'avoir compris et d'une certaine manière intégré la conscience de sa mortalité? Certes chacun en acquiert le savoir théorique et abstrait. Mais cela suffit-il à faire de vous un homme? On peut en douter.

Par la mort de leurs ascendants âgés, par la mort des vieux, les enfants apprennent la mortalité de leurs parents et la leur propre. Et par le travail du deuil qu'elle induit, la mort des vieux leur enseignera ce que l'on ne sait que quand il est achevé, que la forme de la survie des humains la plus modeste peut-être, mais la plus universelle, la plus concrète, la moins dépendante de la croyance et du doute, c'est leur survie dans nos têtes et dans nos cœurs, dans nos attitudes, nos pratiques, nos habitudes et nos aspirations, dans nos institutions et notre monde.

Par le travail du deuil qu'induit leur mort les vieux parachèvent ainsi la leçon d'humanité qu'ils assurent auprès des enfants. Ils les mettent sur le chemin de comprendre un jour que l'humanité ne s'épuise pas dans la chaîne des générations qui ont façonné le monde auquel ils ont été mis, qui leur ont donné les outils, la parole et les symboles permettant sa transformation et son interprétation. L'humanité se prolongera, et ils survivront eux-mêmes, à leur tour, dans la mémoire peut-être, et dans la destinée assurément, des générations qui leur survivront.

(5) Plus que la première, la seconde fonction essentielle que les vieux demeurent aujourd'hui comme autrefois appelés à remplir, et plus capables de remplir que leurs cadets, a besoin pour porter tous ses fruits dans la communauté, d'un certain degré de reconnaissance. Cette fonction éminente consiste à faciliter la réinterprétation et la réorientation de la vie collective, par le partage que les vieux font ou feront avec leurs cadets du travail (que ce partage même et l'écoute et la demande des cadets facilitent chez les vieux) de réinterprétation et de réorientation de leur propre vie.

Ne pas savoir ce que nous faisons, nous tromper sur ce que nous faisons, voulons, sentons, croyons est un trait fondamental de notre condition. Nous sommes engagés dans l'existence, sans l'avoir voulu et sans le comprendre, et dans des directions déterminées par nos gènes, nos pulsions, besoins, et par les aspirations, les pratiques, les règles, les institutions, choisies ou acceptées par ceux qui nous ont précédés et nous entourent. Nos désirs, nos rêves, nos projets, nos décisions, prendront peu à peu la relève de ces déterminations qui nous ont déjà orientés et façonnés, ou du moins nous permettront de les assumer ou de les incliner. Mais nous continuerons de vivre notre vie à l'aveugle et comme à tâtons. C'est après coup, en découvrant les conséquences de nos actes, dont plusieurs n'ont été ni voulues, ni prévues, ni même aussitôt perçues, c'est en confrontant l'interprétation première que dans le projet ou dans la conduite même de notre action nous lui avions donnée, avec l'interprétation qu'en donneront les témoins, les partenaires et les adversaires, les bénéficiaires et les victimes, que nous commencerons à comprendre ce que nous avons fait. Nous jugeons aussi nos actions, nos croyances et nos illusions, d'hier, avec les critères différents dont nous disposons aujourd'hui; ces derniers, acquis ou transformés à travers le temps écoulé, les acquisitions et les pertes faites depuis lors, à partir de nos habitudes et engagements d'aujourd'hui, à partir des espoirs, des craintes, des projets et prévisions qu'aujourd'hui nous faisons pour demain, diffèrent de ceux que nous avions au temps de l'action que ses résultats ou les questions d'autrui nous conduisent à réexaminer. S'il est souvent trop tard pour défaire ou refaire ce que nous avons fait hier, il y a aussi dans nos vies des actions au long cours, et il nous appartient de poursuivre ou d'abandonner, de garder ou de modifier la première orientation prise, de nous repentir, de nous renouveler, de nous dépasser, de nous trahir.

Plus notre vie a été longue, plus nous avons fait et subi, appris et oublié, et plus aussi s'accroît la quantité et la disparité des matériaux et des séquences dont s'est faite notre vie. Plus aussi s'accroissent la nécessité et l'urgence de la réinterpréter, pour y trouver ou y mettre du sens, pour en réorienter le cours, pour mieux jouir ou mieux jouer du temps, certainement plus bref, qui nous reste à vivre.

Mais notre vie a été mêlée à celle des autres, aînés, contemporains, cadets, famille et amis, partenaires et adversaires, à celles des groupes et des institutions auxquels nous avons participé, à l'histoire de notre pays, à une séquence de l'histoire de l'humanité; dès lors le travail de réinterprétation et de réorientation que l'avance en âge nous invite à faire constitue aussi, pour les communautés dont nous avons partagé la vie, pour les cadets qui nous survivront, pour la communauté humaine tout entière, un instrument priviligié de l'examen de la vie commune. Ce travail aide les

plus jeunes à mieux comprendre d'où ils viennent, et à voir plus clairement où ils vont. De même leurs questions, leurs projets et leurs illusions mêmes, nous obligent à juger autrement notre passé, à envisager autrement notre avenir, qui de plus en plus se réduit — ou s'étend — au leur.

6. AUJOURD'HUI ET DEMAIN

Nos conclusions porteront sur le présent et l'avenir prochain du statut des personnes âgées dans la communauté humaine. C'est dire qu'elles seront plus aventurées encore que les analyses qui les ont précédées. Si la connaissance du passé peut atteindre un certain degré de probabilité, celle que nous prenons du présent et de l'avenir est par essence incertaine et précaire. Mais nous ne pouvons jamais agir que dans le présent; et nous le devons, si nous voulons contribuer à déterminer pratiquement notre futur. Le discernement des signes du temps présent, à la lumière de l'imagination du possible, se risque au delà des prévisions assurées que permet la connaissance scientifique des lois immuables de la nature. Mais l'histoire humaine ne s'enferme pas dans la répétition de la nature. Vouloir, en la matière, s'en tenir aux prévisions scientifiques, c'est abdiquer notre responsabilité: tenter d'influencer notre destin commun.

Par un choix que le lecteur pourra trouver arbitraire, et que l'avenir sanctionnera ou non, je retiendrai deux traits majeurs qui me paraissent définir la situation présente de notre espèce. Pour la première fois dans son histoire, l'humanité compte aujourd'hui en son sein, et verra s'accroître dans les prochaines décennies, un nombre et une proportion de personnes âgées plus grands que jamais auparavant. Le fait est certain. Le vieillissement de la population mondiale constitue-t-il pour l'avenir des peuples un fardeau ou un atout, c'est une question ouverte, sur laquelle nous prendrons position. L'arbitraire, que j'assume, c'est de voir dans ce fait un trait majeur de notre situation.

Le deuxième trait majeur qui fait la nouveauté radicale de la situation présente de l'humanité réside, selon nous (et quelques autres auxquels nous nous rallions), dans la capacité qu'elle a conquise en notre siècle de se détruire elle-même: ou bien très soudainement dans l'hypothèse d'une guerre nucléaire générale utilisant une partie du stock d'explosifs accumulés depuis quarante ans. Nous disposons de plus de soixante mille ogives nucléaires, un million six cent mille fois la force explosive de la bombe d'Hiroshima, équivalent à vingt milliards de tonnes de trinitotuluène. Comme le rappelait récemment Jonathan Schell[8], nous aurions tous les jours, depuis la destruction d'Hiroshima, jeté une bombe de même puissance sur une autre ville, nous n'aurions pas consommé un pour cent de l'arsenal que nous possédons aujourd'hui pour mettre un point final à l'histoire humaine. Ou bien d'ici quelques générations, à petit feu, en poursuivant au même train qu'en ce siècle la destruction des sols arables, la pollution des eaux et des airs, la destruction des espèces vivantes, et l'exploitation des faibles. Depuis le début de l'histoire, les hommes s'entretuent. Ils peuvent pour la première fois — et, par définition, il n'y aura pas de deuxième fois — ils peuvent, une première et une dernière fois, anéantir leur espèce (et beaucoup d'autres de surcroît).

Ces deux traits doivent selon nous être rapprochés l'un de l'autre pour prendre leur pleine signification et éclairer notre propos, et nos responsabilités. Si divisée qu'elle ait été, qu'elle soit encore, l'humanité, en se donnant la capacité de sa propre destruction, a scellé son unité: elle est désormais une, à la vie et à la mort. Une à la vie, parce qu'une à la mort. Désormais ni son unité ni sa survie ne sont des données. Il faut les vouloir. Son unité est devenue pour notre espèce la condition de sa survie. Le problème est politique.

D'où vient le péril auquel nous avons à faire face, et l'alternative que nous devons trancher avant que l'accident, l'affolement ou le fanatisme l'ait tranché pour nous avec le fil même de notre histoire? Des progrès mêmes du savoir et du pouvoir collectifs de l'humanité — et de l'écart croissant, de plus en plus dangereux, désormais mortel, entre ce savoir et ce pouvoir accrus et la quantité étroite de notre sagesse, et de notre sagesse politique; celle-ci n'a pas progressé selon la même mesure (c'est le moins qu'on puisse dire). À travers sa longue histoire, l'humanité à pu préférer aux joies de la sagesse les plaisirs que lui offrent l'ambition, la domination, la gloire, la richesse, le jeu...; elle y perdait le bonheur sans risquer sa vie. La voici, par elle-même, mise en demeure. Il lui faut devenir sage, ou perdre sa vie. Et non plus seulement celle des autres.

---

8. Jonathan SCHELL, *The Fate of the Earth*, dans *The New Yorker*, des 1er, 8 et 15 février 1983; *Reflections: Nuclear Arms*, dans *The New Yorker*, des 2 et 9 janvier 1984.

On sait depuis longtemps qu'il ne suffit pas d'avancer en âge pour croître en sagesse. Son Fou reproche au Roi Lear d'être devenu vieux avant son temps, parce que, lui dit-il, «tu n'aurais pas dû devenir vieux avant d'être devenu sage». Des millions d'hommes, avant Lear, et sans doute des milliards, depuis, sont devenus vieux sans devenir sages. Le temps ne suffit pas, l'âge ne suffit pas, à nous rendre sages. Il y faut aussi de la méthode, de la discipline, de la constance, des sacrifices — et peut-être du bonheur.

Mais pour n'être pas une condition suffisante de la sagesse, le vieillissement n'en serait-il pas une condition nécessaire? Pour chercher, pour approcher la sagesse, il faut savoir qu'elle vous manque. Il faut renoncer à de séduisantes illusions, rectifier ses erreurs, se repentir de ses fautes. Cela n'est possible aux humains qu'après les avoir commises, s'y être égaré, les avoir nourries. Il faut avoir vécu. Vivre d'abord, on ne peut philosopher qu'ensuite.

Cette foule de vieux parmi nous, la plupart de nous, la plupart de nos gouvernements, y voient une charge, un fardeau, une menace. Nous les voyons ou nous les faisons incapables, inutiles et dépendants. Et si l'évolution (?), et si la Providence (?), les avait suscités comme une armée de réserve, comme une planche de salut, comme les compagnons de la nouvelle Arche, capable de nous préserver du déluge de feu que nous avons préparé pour nous-mêmes, rendant ainsi inopérante l'Alliance de l'Éternel et de Noé?

L'importance collective de la réinterprétation et de la réorientation, par les vieux d'aujourd'hui, de leur vie, et du coup, de notre siècle, d'un siècle fécond en découvertes, en progrès, en menaces et en folies, n'aura jamais été si décisive.

Faisons un pas de plus, en repartant des observations d'Albert Einstein[9] «De même que nous avons dû changer nos manières de penser dans le domaine de la science pure pour introduire des concepts plus récents et plus opératoires, de même nous devons aujourd'hui changer nos manières de penser la politique et la loi. Il est trop tard pour nous tromper... Notre pensée et nos méthodes ont échoué jusqu'ici à prévenir des guerres mondiales. La pensée désormais doit les prévenir.» Il plaidait ainsi pour un gouvernement mondial, un ordre mondial, une loi mondiale, auxquels les peuples devraient, renonçant à leur «souveraineté», se soumettre, comme les citoyens à l'État.

Il se trouve que tous les peuples, ou du moins que les politiciens professionnels qui en tous régimes exercent en fait le monopole du pouvoir, ont une peur épouvantable de la tyrannie que ne pourrait pas ne pas exercer, selon eux, les hommes étant ce qu'ils sont, un gouvernement mondial — qu'ils se figurent à l'image de ceux que subissent les citoyens et que conduisent les politiciens.

Une solution à l'impasse nous semble résider dans la restauration d'un type de gouvernement que les ethnologues et les historiens nous disent avoir été la forme primitive du gouvernement des peuples, à savoir la gérontocratie ou le gouvernement des vieux.

Cette proposition, naïve en apparence, rencontrera l'ironie ou l'indignation de maints lecteurs, qui en notre siècle ont condamné ou moqué, sous le nom de gérontocraties, maints gouvernements aux mains des vieux: Adenauer, Andropov, Brejnev, Franco, de Gaulle, Khomeiny, Mao Tsé Toung, Pinochet, Reagan, Salazar, Tchernienko, Tito, et *tutti quanti*.

Faut-il dire que ces prétendues gérontocraties du XX^e^ siècle sont radicalement différentes des gérontocraties à l'ancienne[10]? Ce sont des pseudo gérontocraties, des gérontocraties accidentelles et non essentielles. Il s'agit dans presque tous les cas de dirigeants incrustés ou revenus au pouvoir après l'avoir courtisé, servi, exercé, dès leur jeunesse, de gouverneurs *invétérés*, usés ou corrompus par une longue durée au pouvoir. Souvent néfastes bien avant d'être vieux; ou dont la nocivité apparaît, dans leur vieillesse, par les conséquences tardives, tardivement révélées, des décisions étourdiment prises avant qu'ils aient vieilli.

Le principe fondamental des gérontocraties anciennes était qu'on ne pouvait accéder aux plus hautes responsabilités du pouvoir que quand on était vieux, et parce qu'on était vieux. Les jeunes en étaient écartés par définition.

---

9. Les déclarations d'EINSTEIN sont dans la première partie du texte de SCHELL, «The Abolition, Defining the Great Predicament», N.Y., 2 janvier 1984, pp. 50-51.

10. Nous développons davantage nos réflexions sur la vraie et la fausse gérontocratie dans deux articles à paraître dans *Gérontologie 84*, dans les numéros 50 (avril) et 51 (juillet). Nos réflexions s'appuient sur l'article de Fréderick EISELE paru dans *The Gerontologist*, vol. 19, n° 4, 1979 (pp. 403-407), publié en traduction française due à M^me^ Marie Reine SZIGETI-MARZI dans le n° 38 de *Gérontologie 81* (avril), et sur l'examen critique du pamphlet de J.J. FAZY, (créateur du terme), *De la Gérontocratie, ou abus de la sagesse des vieillards dans le gouvernement de la France*, également republié dans le même n° 38 de *Gérontologie 81*.

Si l'on pense avec Platon que le pouvoir ne peut être exercé au profit des gouvernés que par des hommes qui n'en ont ni l'appétit ni le goût, et qu'il n'y aura de cesse aux maux des peuples et de l'humanité que le jour où des philosophes seront rois (mais à tour de rôle et pour de courts mandats), ou les rois philosophes (c'est à dire, en quête d'une sagesse qu'ils savent leur manquer), alors les avantages d'une gérontocratie vraie deviennent évidents. Il est difficile de distinguer chez un être jeune (en soi ou en autrui) entre le noble désir de servir, l'amour de la vaine gloire, le désir de domination, l'appétit des richesses et des plaisirs; difficile avant toute épreuve de savoir quelle résistance opposera un être humain aux acclamations ou aux huées des foules, à l'ivresse des succès, à l'amertume des échecs, à la flatterie des intrigants: un long temps de mise à l'épreuve dans des responsabilités réelles, mais subordonnées, temporaires, révocables, permet de discerner et de cultiver les capacités, et de choisir, dans l'âge mûr, ceux qui gouverneront sans ivresse et sans illusion. Choisir entre les hommes (ou des femmes) âgés, et limiter par une alternance de principe, et non de caprice, la durée des mandats, protège aussi contre les mauvais choix. Qui sait enfin que ses actions seront jugées, d'après leurs effets, par la postérité, sans être contraint de séduire et de tromper pour être réélu ou maintenu, peut avoir de longs desseins, jouir d'une plus grande liberté d'action, agir dans le présent et non ruser pour survivre politiquement.

Les politiciens professionnels retirent leur emploi et leur travail, de plus en plus tôt, aux citoyens d'âge mur, qui vivent plus longtemps en santé physique et morale que n'ont fait leurs pères.

Les citoyens âgés peuvent et doivent devenir des *citoyens à plein temps*, consacrer le temps disponible qui leur est concédé à s'informer, à *se former*, à réinterpréter les événements du siècle, à se repentir des illusions et des erreurs auxquelles ils ont succombé dans leur jeunesse; par la pertinence de leurs analyses, de leurs propositions, de leurs décisions, ils imposeront aux actifs jeunes, trop occupés à survivre ou à grimper pour avoir le temps de réfléchir, le respect et la confiance que méritera leur sagesse; on mettra au rencart (avec des honneurs et des décorations) les professionnels et les drogués du pouvoir, qui ont trop longtemps, avec une inefficacité et une nocivité qu'il est impossible de ne pas constater, pratiqué la politique comme l'art d'empêcher les citoyens de se mêler de leurs affaires.

RÉSUMÉ

Après avoir longuement défini Société, Vieillissement, Personne âgée, l'auteur évoque la dévalorisation des vieux liée vraisemblablement au statut de dépendance et d'oisiveté pensionnée que leur assigne la société industrielle. Deux fonctions pourtant demeurent leur vocation éminente: l'humanisation des enfants, la réorientation de l'histoire commune à travers la réinterprétation de leur vie. Méconnues ou inhibées, l'exercice de ces fonctions reste essentiel au bien vieillir des individus et leur reconnaissance se révèle aujourd'hui indispensable à la survie même de notre espèce: devenue capable de se détruire elle-même, l'humanité ne peut plus considérer comme un luxe inutile la sagesse réglant le bon usage de son savoir et de son pouvoir accrus. L'âge ne confère pas la sagesse; mais on ne la trouve pas sans lui. Regardons le foisonnement des vieux autour de nous non comme un fardeau, mais comme la planche de notre salut.

SUMMARY

After defining in depth the concepts of society, aging, and the aged, the author brings to our attention the decreasing value placed on the elderly, which seems to be linked to their status of dependence and pensioned inactivity that industrial society has assigned to them. There are, however, two functions which remain their distinguished vocation: the humanization of children, and the collective reorientation of history by reinterpreting it in the light of their lives. Although misunderstood or inhibited, the exercise of these two functions remains essential to the individual in growing old well, and their acknowledgement is indispensable to the survival of our species itself at this point in our history. Having become capable of its own auto-destruction, humanity can no longer consider the wisdom necessary to regulate the proper use of its increased knowledge and power as a useless luxury. Age does not confer wisdom, but the latter is not found without the former. We must look at the increasing numbers of old people around us not as a burden but as out last hope.

RESUMEN

Después de haber definido en extenso Sociedad, Envejecimiento, Persona de edad avanzada, el autor evoca la desvalorización de las personas de edad, ligada indudablemente al estatus de dependencia y de ocio pensionado que les asigna la sociedad industrial. Sin embargo, dos funciones continúan siendo su vocación eminente: la humanización de los niños y la reorientación de la historia común a travéz de la reinterpretación de su vida. Desconocidas o inhibidas, el ejercicio de estas funciones continúa siendo esencial para que los individuos envejezcan de buena manera, y su reconocimiento se revela hoy indispensable para la sobrevivencia misma de nuestra especie: siendo capaz de autodestruirse, la humanidad no puede seguir considerando como un lujo inútil la sabiduría que rige el buen uso de su saber y de su poder crecientes. La edad no otorga la sabiduría; pero ésta no se encuentra sin ella. Miremos el aumento del número de personas de edad avanzada alrededor nuestro no como una carga, sino como nuestra tabla de salvación.